sex-changed—although not by Venus.” Again, one wonders whom this note is designed to help; readers who need to be told, for example, who Psyche and Circe are (*Gallathea*, note 67), will be very much in the dark about Iphis and Ianthes. Surely a recounting of the main lines of the story would help the curious decide for themselves about Lyly’s purpose in alluding to it. Daniel typically refers to classical authors by name only, with the occasional title included; more complete references would not constitute undue “scholarly encumbrances” to the general reader who is tackling Lyly in the first place. A few notes contain errors that should be corrected in any subsequent edition; note 6 to *Campaspe* mistakenly identifies Pallas as Venus rather than as Athena; note 27 to *Sapho and Phao* has the Greeks themselves actually taking the wooden horse into Troy; and note 64 to *Gallathea* assumes that Silenus is supposed to be an artist, whereas what Lyly is alluding to, and wittily reversing, are the ancient images of the ugly satyr, Silenus, which concealed within themselves wondrous images of the gods. Note 80 to *Gallathea* (“‘Jovialist’ and ‘Venerian’ mean born under the signs of Jupiter and Venus”) is misleading since Jupiter and Venus are not zodiacal signs, nor are the signs ruled by them the whole story; a better note that would still avoid the complications of astrological theory would read: “one whose character and destiny are strongly influenced by the planets Jupiter and Venus,,” or “are born when the influences of the planets Jupiter and Venus were especially strong.” Finally, there are a few typographical errors: 106, “between;” 145, “Diana’s numphs;” 370, note 74 is missing the slash between the lines of verse; 372, note 18, “King” should read “Queen,” and 381, note 180 seems to be missing a word.

Lyly as dramatist deserves a wider and more sympathetic audience than he has hitherto received this century, and Daniel’s edition, despite the limitations noted above, is generally well-tailored to fostering that renewal of appreciation.

J. MICHAEL RICHARDSON, *Lakehead University*

Robert Aulotte, *Montaigne: “Essais”*, Paris, P.U.F., 1988.

Chaque fervent des *Essais* s’y mire et, plus ou moins, les fait siens. Le danger est de s’y enfermer. Aussi, pour qui aime Montaigne, est-il tonique de savoir comment les lisent leurs meilleurs commentateurs. Le diligent lecteur qui ouvrira le *Montaigne: Essais* de Robert Aulotte ne quittera l’ouvrage qu’après l’avoir terminé.

Dans sa concision, qu’exige la collection, cet ouvrage renferme une subtile et rare richesse. Son titre n’a pas été choisi à la légère; les deux points qui séparent les deux noms montrent assez que ni l’auteur, ni l’oeuvre ne seront oubliés. “*Essais*” et non “*les Essais*”, car nous voyons page 1 que la forme la plus couramment utilisée date de l’édition posthume. Donc le texte en formation ou achevé, mais dont Montaigne fut uniquement responsable. Robert Aulotte porte ainsi un double regard

sur les *Essais* et sur leur auteur, qu'il accompagne surtout pendant les vingt années au cours desquelles l'oeuvre s'est constituée. Comme elle est consubstantielle à son auteur, il est peu de remarques qui ne le concernent, peu d'observations sur Montaigne qui ne servent à expliquer le livre. C'est de loin le meilleur parti, car ce serait un vain débat de se demander qui parle dans les *Essais*. La réponse est évidemment Montaigne, mais Montaigne dans sa librairie, en train de lire ou de relire ses écrivains préférés, réfléchissant sur ce qu'il vient d'y découvrir ou d'y apprendre: faits curieux, beaux vers, sentences, vues profondes ou qui s'examine, se regarde vivre et penser, se sent vieillir, se souvient de l'allégresse de sa jeunesse ou qui dicte ou bien écrit un essai; c'est aussi l'auteur qui ne se contente pas de "mettre en rôle" ses songes ou ses idées, mais cherche à leur donner leur plus juste expression, se pare. Cela, Robert Aulotte le fait merveilleusement sentir: il passe sans cesse de Montaigne aux *Essais*, des *Essais* à Montaigne, puisque, matière de son livre, l'auteur s'est vu façonner par lui.

La présentation rappelle l'évolution de la critique depuis Villey. Le premier chapitre suit Montaigne jusqu'en 1579 dans une démarche naturelle, où une parfaite information sur l'époque et sur l'auteur laisse à Robert Aulotte toute liberté de se limiter à ce qui pour lui est essentiel. L'ouverture en est belle: "Sur les confins du Périgord et du Bordelais, une demeure seigneuriale avec un large "prospect" sur un environnement de forêts et de vignobles: c'est là..." (6). Elle donne le ton, crée un climat de poésie que viennent bientôt entretenir de brèves citations de Montaigne. Le chapitre II présente clairement les *Essais* de 1580, fournissant des réponses toujours pertinentes aux questions qu'ils posent: "le matériau premier des *Essais* n'est pas constitué de simples "notes de lecture" enregistrées sans idée directrice, mais bien d'éléments regroupés pour servir à la réalisation, par Montaigne, de son projet de se connaître, et de se faire connaître dans sa réalité vraie" (16-17). Il étudie l'ordre des chapitres, passe en revue les hypothèses qui le concernent, signale les liaisons, les "massifs", les associations thématiques, en insistant sur le fait que l'oeuvre est "a-systématique" (19). Pour Robert Aulotte, dans cette édition de 1580, la pensée de Montaigne, qui est vraiment personnelle, "se nourrit pourtant toujours de lectures" (21), et les sources privilégiées sont, avec les oeuvres morales de Cicéron, Sénèque, Lucrèce et Plutarque dont l'influence est majeure. Le chapitre III est consacré à la pièce maîtresse du Livre II, l'"Apologie de Raymond Sebond". C'est l'occasion pour Robert Aulotte de définir le "pyrrhonisme personnel" de Montaigne qui l'empêche de tenir pour vraies les idées reçues sans les avoir au préalable examinées, mais ne l'empêche pas d'avoir son propre jugement, méthode qui lui fait découvrir que "dans un monde inconstant et inconsistant, les données de sa conscience avaient, elles, une réelle et solide existence" (37). Se concilie fort bien avec ce pyrrhonisme le fidéisme souvent mis en doute et soupçonné parfois d'hypocrisie. Un fiat parmi d'autres, l'importance que Montaigne déclare attacher à l'oraison dominicale, prouve à mes yeux sa bonne foi ("le patenostre", I, lvi).

Transition nécessaire, le chapitre IV se nourrit de biographie explicative. Il fait une large place au voyage en Italie, *Journal de voyage*. Il rappelle les expériences qui ont singulièrement mûri Montaigne: la guerre vue de près pendant le deuxième mandat municipal, les responsabilités du pouvoir, la fréquentation de civilisations et de cultures différentes, la peste avec ses horreurs et avec l'héroïsme tranquille des paysans. Ce n'est plus tout à fait le même homme qui parle alors. Il a une vue plus large, plus universelle des hommes et du monde; il se connaît de mieux en mieux. Et si son moi, champ d'étude privilégié depuis longtemps, l'intéresse chaque jour davantage, il ne s'abstient pas—il ne s'était jamais abstenu—de regarder autour de lui et de donner des conseils. Les *Essais* sont aussi l'oeuvre d'un témoin de son temps et d'un moraliste.

Voici l'édition de 1588, in 4^o cette fois, mais toujours "massive, compacte" dans sa typographie. Robert Aulotte note ce qui unit certaines parties du Livre III: "l'honnête" pour les premiers chapitres, "la dangereuse et vaine suffisance de nos esprits boiteux [...] et la naturelle sagesse des "simples" et de Socrate" (57-58) pour les derniers. Il insiste sur le fait qu'une seule voix domine désormais "dans les *Essais*: celle de Montaigne" (59) qui était devenu pleinement indépendant dans l'"Apologie" "chapitre charnière ou coupure".

Le chapitre VI voit le temps s'accélérer pour Montaigne, qui n'en laisse rien perdre. En dépit de la maladie, son activité politique comme son activité littéraire ne diminuent pas. Il relit ses auteurs préférés, en découvre d'autres, reprend son livre, dont il développe telle phrase, tel paragraphe, cherchant souvent à donner plus de force ou d'élégance à sa pensée, trouvant toujours de nouvelles citations pour l'illustrer. Quand il le juge bon, Robert Aulotte explique, commente, justifie, avec finesses, d'un trait sûr. Des contradictions se rencontrent chez Montaigne, "parce que l'essai passe et repasse sans cesse de la description à l'axiologie", parce que l'"autoportrait est tout ensemble déchiffrement et construction" (63). Il estime que Montaigne "était souvent un passionné, un impatient et presque toujours un inquiet" (63). Si Montaigne n'a jamais caché son admiration pour les âmes d'élite: Alexandre, Julien, Caton le jeune, Epaminondas, la femme du voisin de Pline le Jeune, Arria, femme de Cecinna Paetus, Pompeia Paulina (II, xxxv, xxxvi), son modèle est évidemment Socrate (68). Et si Montaigne a voulu que le chapitre "De l'Expérience" fût le chapitre final, c'est qu'"en dehors de l'expérience de soi, il n'y avait plus, pour lui, de voie nouvelle à frayer vers la vérité, vers la sagesse, vers le bonheur" (72).

À sa mort, Montaigne laissait son exemplaire des *Essais* couvert d'additions (plus de mille). Robert Aulotte fait l'histoire de ce fameux exemplaire de Bordeaux, depuis les copies jusqu'aux éditions de Marie de Gournay, de 1595 et des années suivantes, jusqu'à la dernière qu'elle ait surveillée en 1635. Quarante ans consacrés au culte de Montaigne et aux monuments destinés à en assurer la durée.

Robert Aulotte réserve un chapitre à la sagesse de Montaigne, "sagesse du plaisir", "art de vivre heureux", qui ne peut éviter les "pensements de la mort" mais

sait les apprivoiser et les dominer. Quelques mots suffisent à Robert Aulotte pour énumérer les principes qui animent "la morale personnelle" de Montaigne: "aimer la vie" et, pour cela, "accepter le temps", "accepter les autres", "s'accepter soi-même", "étendre la joie", "apprécier à sa juste valeur le bonheur présent" (92-93).

Tout le monde s'accorde pour célébrer l'art de Montaigne, mais ce n'est pas une entreprise aisée de l'analyser correctement. Robert Aulotte y réussit avec bonheur. Il admire le "jeu polyphonique des citations et du moi" et les "multiples harmoniques d'une écriture particulièrement poétique" (101). En deux formules, l'essentiel est dit. Suit l'étude des emprunts, des citatins et de leur intégration au texte, qu'elles soient choisies pour leur autorité ou pour leur valeur décorative. Place est faite à la rhétorique, condamnée par Montaigne et pourtant souvent utilisée dans l'*elocutio*; mais les figures qui constellent les *Essais* ne sont jamais de vains ornements; elles donnent plus de force et de lumière à la pensée. Quant au "parler" qu'aime Montaigne, Robert Aulotte le définit comme "une écriture de l'intériorité, unissant prose et poésie" (119). Tout est excellent dans ce chapitre qui n'oublie aucun aspect de l'art de Montaigne, car Robert Aulotte possède un diagnostic sûr, la sensibilité, le sens des nuances, le goût. Dans les dernières pages, il dégage les grandes tendances de la "réception" des *Essais* en se réservant quelques lignes. J'y élève une belle remarque: "le livre s'ouvre sur une attente de mort, mais il se ferme sur un salubre souhait de vie vouée à la poésie, harmonieusement vécue" (122) et un vœu: "Puissent tous ses lecteurs lui être dans leur entière liberté de jugement, les "faux amis" que lui méritent ses loyaux *Essais*!" (123).

Robert Aulotte observe d'un oeil amical et perspicace au long des années et des pages Montaigne et ses *Essais*; il se fait pour nous le guide le plus attentif et le mieux informé, s'attardant tantôt sur le maître, tantôt sur le livre, s'identifiant presque à l'auteur. Et, dans cette exploration qui, en apparence, a la nonchalance d'une promenade, il va au fond des choses, ne cessant pas de chercher la vérité, la réalité des *Essais*. Le charme du style pourrait faire négliger la qualité historique et philosophique de l'étude, qu'il ne faut pas hésiter à relire: on y découvre toujours de nouvelles richesses. Pour ne pas en citer la plus grande partie, je me limite à trois exemples. Ecoutez Robert Aulotte parler de l'Apologie de Sebond (p.29-38), de Socrate (p. 68-70), des conditions du "sainement et gayement vivre" (p.91). Les *Essais* sont un monde. Le voyageur qui s'y aventure seul peut le parcourir avec enthousiasme. S'il prend Robert Aulotte pour pilote, il y découvrira avec admiration des cités, des régions inconnues et y verra, plus vivant que jamais, Montaigne. Ce livre devient vite un ami dont on ne se sépare pas aisément, d'abord parce qu'il vous aide à comprendre la pensée de Montaigne, à mieux apprécier son art, mais aussi parce que le style de Robert Aulotte, par un miracle de sympathie ou de symbiose, a pris la "semblance" de celui de son auteur d'élection.